

# ***De la Chrétienté à la liberté de l'homme-Jésus D'un monde à l'autre : un itinéraire***

**Édouard MAIRLOT**

*Tout être humain, pour se saisir comme sujet, a besoin de se construire une cohérence. Il possède pour cela un stock sans fin de souvenirs. Il en privilégie certains qui lui permettront de relire sa propre histoire tout en aboutissant à l'image que librement il se fait de lui-même à chaque moment de sa vie.*

(Une compréhension psychologique de la permanence de notre "Je". Inspiré de B. Cyrulnik)

## ***Un moment décisif***

Nous sommes en 1958, l'Expo Universelle de Bruxelles nous montre le progrès scientifique et technique en marche. Le premier Spoutnik vient de nous remplir les oreilles de son signal. J'ai 23 ans. Je suis en deuxième année d'études de physique, parmi 500 étudiants futurs ingénieurs et scientifiques. J'y suis pleinement intégré, heureux. Les contacts abondent. Certaines relations s'approfondissent et on peut en arriver à parler alors de Foi, de Jésus-Christ. Ce mode de présence - d'apostolat - s'inspire de Teilhard de Chardin, ce jésuite scientifique dont j'ai eu "la permission" de lire les textes, enfin publiés après sa mort en 1955. J'ai conscience de participer à la croissance d'un nouveau monde, basé sur le progrès et l'évolution que permettent ces sciences. Tout cela me passionne. Je me sens comme un poisson dans l'eau.

Mais une faille, une crevasse rapidement croissante ébranle et menace mon édifice. Quand je retourne au couvent où je réside, je reviens à un monde ancien, figé, étranger à ce que je vis. Je m'y sens mal. Et si je prenais une chambre hors de celui-ci sans rien changer à ma vie d'études et de relations ? Mais cela entraînerait que je ne serais plus jésuite ! C'est la crise : vais-je poursuivre comme membre de la Compagnie ?

## ***Mes origines***

Il me faut expliquer ici qui je suis à ce moment et d'où je viens. Je suis le fils aîné de cinq garçons. Mon père était employé. Nous vivions dans une ville de province en Belgique. Il allait de soit que l'on était chrétiens pratiquants. Dans le contexte de l'époque, mes parents l'étaient honnêtement, sagement. Je me souviens d'un détail qui est caractéristique de cette époque : le passage d'une statue de la Vierge de Fatima dans notre ville où nous faisons partie de la foule pour pouvoir la toucher. C'était sous le pontificat de Pie XII, en "chrétienté". Dans mon milieu, on acceptait l'Église comme elle était, sans aucune idée de critique et encore moins de changements possibles. De tout cela, je fus nourri. Et, dès 11 ans, je pensai devenir prêtre.

On avait alors traversé la guerre mondiale. Ma famille ne voulait pas du nazisme au nom du bon sens démocratique et patriotique, dirais-je. Ainsi, mon père est-il en prison pour un fait d'aide à la "résistance" quand mes frères jumeaux sont nés un jour d'hiver en 1943. C'est d'ailleurs leur naissance qui lui évitera la déportation en Allemagne. Mais un oncle résistant a été torturé, massacré. Pour manger, pour survivre, il fallait se battre et, de la part des parents, travailler encore et encore. On n'a heureusement pas connu la faim en famille. Mais on a souffert ; et on a traversé bien des dangers. Tout cela m'a marqué et influencera la vision que je puis avoir de mon avenir.

Je fis donc des humanités gréco-latines en vue d'un éventuel sacerdoce. J'y ajouterai une année de mathématiques car, à 17 ans, on me considérait comme bien jeune. Puis j'entraî chez les jésuites. Et "la Sainte Obéissance" me destinera, en fin de noviciat, aux études scientifiques. Il s'agissait en fait d'un progrès de la part des supérieurs. Jusqu'alors, tous étaient normalement orientés vers la philologie classique : le latin et le grec. J'irai d'abord deux ans en philosophie avant d'entreprendre les études de sciences.

## *Deux vécus essentiels*

Des quatre ans qui ont précédé l'entrée à l'université, je retiens deux expériences fondamentales, chacune dans son domaine propre, sur lesquelles je me suis construit. Ce fut d'abord l'expérience de la "Grande Retraite" selon Saint Ignace au noviciat. Pendant trois semaines, sur les quatre qu'ils comportent, j'y vécus une rencontre du Jésus tel que présenté dans les Évangiles. Quelle intuition de l'essentiel ! Le reste importe peu. Ce temps fort ne faisait qu'authentifier un aspect important de l'expérience de foi que j'avais pu vivre dès l'enfance et que l'adolescence avait renforcé. Aujourd'hui, à l'autre bout de mon parcours de vie, après être sorti de chrétienté, après avoir dépouillé Jésus-Christ des constructions dogmatiques qui en faisaient un Dieu descendu du ciel, c'est bien l'homme-Jésus qui me reste, avec son mystère et son indicible comme chacun d'entre nous. C'est sur lui que repose ma foi, cette foi "qui a réjoui ma jeunesse". Ce dernier me reste. Il constitue bien l'essentiel de la foi "qui a réjoui ma jeunesse". Ce sont ces mêmes paroles qui ouvraient la messe en latin, au pied de l'autel, quand j'étais enfant de chœur.

Du noviciat, j'entrai en philosophie. On nous enseignait surtout des notions, des concepts, une gymnastique cérébrale mais bien peu une manière de penser, de situer et de comprendre les choses. Cependant, l'approche tout autre qu'en faisait un professeur - qui devait être écarté peu après de l'enseignement - m'ouvrit à une tout autre dimension : réfléchir et penser par moi-même, en me basant non pas sur des concepts, mais sur mon "expérience intérieure". Il ne s'agissait nullement d'introspection psychologique, mais d'une "réflexion" inspirée de grands penseurs allemands du XIXe siècle tel Fichte, ou de M. Blondel en France, sur l'acte d'exister ; ce dernier étant perçu comme le vrai fondement d'une authentique métaphysique. On y verra un développement, en quelque sorte, du fameux "je pense, donc je suis" par lequel Descartes, en 1637, faisait entrer la philosophie dans la modernité. Quoi qu'il en soit, j'appris à penser personnellement.

## *Une décision lourde d'avenir*

Je reviens donc à la crise de ces 23 ans. Je réalise que la société subit une mutation majeure : nous sommes en train de quitter une civilisation pour une autre. Teilhard avait dit qu'il y avait plus de différence entre un homme de 1900 et un de 1950 qu'entre un homme de 1900 et un homme du monde grec et latin d'autrefois. Celui-ci disait encore que nous sortons du néolithique et nous entrons dans une nouvelle ère. En effet, l'humanité a achevé de se répandre et d'occuper toute la planète. Elle se complexifie et se recentre désormais sur elle-même.

Mais en même temps, je réalise que cette culture nouvelle, en devenant étrangère à celle qui l'avait précédée, devenait du coup incapable de se nourrir du langage chrétien qui s'était constitué durant l'époque antérieure. Il m'était évident que l'univers mental de cette humanité qui se développait désormais à partir des sciences et des techniques était radicalement différent et devenait étranger à ce monde spontanément religieux dans lequel la société avait baigné jusque-là.

Cela n'entraînait cependant pas du tout la fin du christianisme. Mais celui-ci avait à se repenser et se dire d'une manière radicalement autre, nouvelle, correspondant à cette nouvelle civilisation. Je ne pensais nullement que ma foi telle que je la vivais à l'époque fut en question. Mais tout était à "traduire" ; il lui fallait d'urgence un "nouveau langage" pour se dire. Tels étaient les mots que j'utilisai à l'époque. Je n'imaginai évidemment pas du tout ce que cette "traduction" allait impliquer comme bouleversements de toutes sortes au plan chrétien. Je n'avais pas idée de ce que le mot "langage" peut contenir. C'est plus tard que l'on découvrira toute l'extension qui lui est attribuée dans la pensée contemporaine. Pour moi, c'était essentiellement une intuition ; mais j'étais loin de soupçonner la radicalité de la question, et encore moins ses conséquences.

Mais je compris que travailler à cette "mutation" était le chemin qui se présentait à moi. Ce ne serait pas sans conséquences et d'autres, ainsi ce professeur en philosophie qui fut écarté, Teilhard de Chardin, qui ne put rien publier de son vivant, et bien des théologiens, avaient accepté de le payer cher dans leur vie. J'étais conscient que cette option ne me rendrait pas la vie facile mais je n'imaginai pas non plus où cela m'amènerait : tant de tensions, des conflits plus ou moins ouverts, des ruptures, et finalement une sortie de l'institution... Mais je dois reconnaître que c'est bien, en effet, cette option qui a guidé ma vie.

Près de deux ans plus tard, le 25 décembre 1959, Jean XXIII convoquera le Concile ; "pour ouvrir les fenêtres" disait-il. J'étais heureux d'y percevoir que mon choix allait bien dans le bon sens. Bien sûr qu'il fallait abandonner, "traduire" le latin de la liturgie. Mais bien des textes de celle-ci en devenaient quasi ridicules. Il fallait surtout redire les choses autrement : abandonner des expressions, des images, des symboles et créer de quoi les remplacer. Et on se rendra très vite compte qu'il fallait aller beaucoup plus loin, revoir l'institution et son fonctionnement, s'ouvrir au monde actuel... Ajoutons une question que le Concile n'abordera en rien et qui se fait bien actuelle : le langage dogmatique, celui de notre Credo, peut-il encore être compris ? Reste-t-il intouchable ?

Je vais donc poursuivre mes études scientifiques en physique nucléaire pour terminer le cycle de 4 ans. Le doctorat devrait se faire après la théologie pour pouvoir me remettre à jour. Avant celle-ci cependant, je serai encore envoyé deux ans en stage pratique ; on disait "en régence". Ce sera dans le monde des étudiants d'une institution universitaire jésuite pour "surveiller", animer chrétiennement, être présent... et donner quelques cours de mathématiques. J'y serai heureux. Mais je ne me voyais vraiment pas devenir professeur de physique en ce lieu comme le préoyaient les supérieurs de l'époque. Je disais : "être prêtre et célibataire pour faire cela, tel que cela se fait, ça ne vaut vraiment pas la peine".

## ***La théologie***

Et j'entre, à l'automne 1963, dans les quatre années les plus noires de ma vie : la théologie. Je suis bien décidé à ne pas me laisser prendre par le climat qui y règne : ils ne parviendront pas à me limiter à cet enseignement qui ne répond vraiment pas aux questions que je me pose. Au départ, je retournerai régulièrement au laboratoire de mes études de physique, pour rester en contact, progresser un peu... mais cette vie double m'épuise ; d'autant que j'essaie de m'alimenter théologiquement d'autre chose que les cours reçus.

Ceux-ci n'ont, en effet, guère changé depuis bien des années. Ils nous répètent la théologie de la "chrétienté" de toujours, malgré les efforts de l'un ou l'autre jeune professeur, mais qui sont noyés dans le système. On grogne, on pose des questions, on voudrait que cela change. Le Concile s'est ouvert dès décembre 1962. Mais l'air frais du Concile n'atteint pas le contenu de nos cours. S'il n'y avait notre curiosité spontanée, il nous serait sans doute resté pratiquement inconnu jusqu'à la fin de nos études.

Au moment de l'ordination, je serai stupéfait d'apprendre de la bouche de mon Provincial qu'il a beaucoup hésité à m'accepter à l'ordination sacerdotale car, dit-il "j'ai gravement contribué à soulever un tas de questions sur la théologie ("problématiser") au sein de la communauté". Je pense qu'il avait vu juste mais je croyais vraiment avoir bien fait de poser quelques vraies interrogations.

Un an plus tard, je termine enfin en présentant un grand examen sur l'ensemble des matières. Nous partons ensuite pour quelques jours à la campagne en cet été 1967. Et voilà que j'y découvre un texte de M. Légaut. J'avoue ne plus me souvenir duquel. Pour ceux qui ne le connaîtraient pas, l'auteur est un laïc, professeur de mathématiques au niveau universitaire. Mais cela faisait sans doute déjà une trentaine d'années qu'il rassemblait et animait des groupes de chrétiens et réfléchissait avec eux.

J'en suis émerveillé et j'y passe l'essentiel de ces quelques jours. Enfin un oasis, un lieu où se désaltérer, se retrouver soi-même, se nourrir... Après quatre années de survie en une sorte de désert, la vie reprend en moi. Le choix est vite fait. Je laisserai à la poubelle de la théologie l'entièreté de mes cours : tout ce qu'on a cru indispensable de me faire apprendre comme futur prêtre, avec mission de l'enseigner désormais aux chrétiens et aux autres. Je le considère comme dépassé car cela a perdu sa substance et ne nourrit plus aujourd'hui. L'homme a évolué, la société n'est plus la même. Ma propre vie, les personnes, les étudiants que j'ai pu rencontrer me l'ont appris. Je dois donc continuer à chercher comment "traduire" ma foi en partant d'une perspective différente.

## ***Me reconstruire***

J'avais un moment rêvé de partir en Amérique latine. Mais le décès d'un frère de 27 ans, dans un accident d'alpinisme qu'il pratiquait avec des jeunes dont il s'occupait, le rendait peu pensable au plan familial. Ce frère, après des études d'électronique, secteur fort neuf à l'époque, était entré dans la Compagnie et y terminait sa philosophie. Ce fut un autre coup dur pendant ma théologie.

On m'a destiné finalement à de l'aumônerie en milieu médical. Ayant dit que je ne me voyais pas dans l'enseignement, on pensait à moi pour remplacer un père âgé qui y fit du bon travail. Ma formation scientifique y serait précieuse et on me proposait deux années pour m'y préparer. Je partis donc pour Strasbourg, en France. La première année, j'y fus élève infirmier, ce qui me permettait de connaître du dedans la vie d'un hôpital et certains services où des questions difficiles peuvent se poser : cancérologie, soins intensifs, neurochirurgie... J'étais en stage au service de maternité quand parut l'encyclique "Humanae Vitae", en juillet 1968. J'en entendis de toutes les couleurs. Je le perçus comme un premier coup d'arrêt au processus de changement que le Concile avait entrepris...

A Strasbourg, je vivais dans une importante résidence d'étudiants où je tenais le rôle d'aumônier. Le vendredi 1<sup>er</sup> mai 1968, on préparait à quelques-uns un grand projet d'un ensemble de plusieurs conférences pour l'année suivante sur "le malaise étudiant" que connaissaient divers pays. On entendit les nouvelles de 17 heures qui nous parlaient de la police entrée dans la Sorbonne, de pavés qui commençaient à voler dans les rues à Paris... Mais 68 commençait. Le lundi, toute l'université était en grève et manifestait. Je vécus tout cela passablement en première

ligne car je connaissais nombre de ceux qui se découvrirent être les animateurs des moments clés de ce mouvement. Ce qui se vécut alors, ce fut la prise de conscience collective que tout pouvait, puis devait changer. Cela commença par l'organisation de l'université pour en arriver à l'ensemble de la société, en accord avec les "travailleurs". Avoir vécu cet événement de si près m'a marqué et encouragé.

Par ailleurs, j'ai dit combien les années de théologie m'avaient été pénibles. J'étais mal dans ma peau, dépressif par moments, et j'avais consulté un psy. On avait évoqué l'idée d'une psychanalyse. Un financement extérieur me rendit possible de l'entreprendre une fois à Strasbourg. Après l'expérience de la "Grande Retraite", puis celle vécue en philosophie, ce sera une nouvelle fois une expérience toute personnelle. Je devrais évoquer ici son exigence, sa radicalité qui, a priori n'épargne rien de la vie privée ni des choix de vie de qui entre dans cette aventure. J'y découvrirai combien l'obéissance à laquelle je fus formé dans la Compagnie était infantile. La grande sévérité de mon père m'y avait rendu particulièrement vulnérable. Je découvris bien des ambiguïtés dans les fondements de ma "vocation" dès les 11 ans, bien d'autres "faiblesses" dans l'éducation de mes parents... Impossible d'en dire davantage ici. Je puis cependant ajouter qu'alors que tant de personnes entreprenant une psychanalyse en viennent à abandonner le christianisme dans lequel ils furent éduqués, que tant de prêtres effectuant le même parcours quittent les ordres et se marient, je ne rencontrai pas ces problèmes. Le choix de vie tel qu'élaboré à mes 23 ans tenait le coup.

Je prévoyais de suivre des cours de médecine proprement dite pour la seconde année. Mais je dus rejoindre directement le poste auquel j'étais destiné. Et me voici aumônier adjoint pour le monde de la santé dans une université d'État à Liège, en Belgique. J'y connaîtrai de bons moments. Mais des changements de structure étaient indispensables. Cependant, tantôt la Compagnie, tantôt l'évêché, s'y refusèrent. On conclut ensemble que ce travail ne constituait pas un avenir pour moi. C'est alors que le Père Provincial me dit que c'était à moi de chercher un travail, la Compagnie ne voulant pas me l'imposer. C'était un changement dans la compréhension antérieure de l'obéissance qui me surprit au plus haut point, mais dont je fus rapidement très soulagé et qui marquait un réel changement.

### *Dans l'équipe pastorale universitaire à Louvain*

Je contactai alors l'équipe des aumôniers de l'Université Catholique de Louvain (la francophone). J'y fus accueilli pour y travailler à mi-temps. J'y fus personnellement responsable d'une eucharistie un jour de semaine destinée aux étudiants (plusieurs centaines à l'époque) ; de la préparation au mariage... Je m'y sentais à ma place et heureux. Pour l'autre mi-temps, il paraissait bon que je prenne un poste d'assistant en physique. Allais-je entreprendre le fameux doctorat prévu autrefois ? Je m'en découvris rapidement incapable car cela ne me correspondait pas profondément et je percevais que le temps en était passé.

A peine arrivé, l'université francophone connut son "mai 68" : il tournait autour d'une grève de la faim d'une centaine d'étudiants pour sauver le statut des nombreux étudiants étrangers. L'équipe paroissiale la soutenait et j'y participai très activement. Mais cela ne plaît pas à tout le monde et, pour certains, cela ne s'oublie pas.

Et voici qu'en septembre 1971 doit s'ouvrir à Rome le premier synode des évêques voulu par le Concile. Il traitera de la justice dans le monde et du ministère du prêtre. L'équipe pastorale se dit alors qu'il serait bien intéressant que nos paroissiens – qui, pour être la seule paroisse francophone dans une ville flamande, compte aussi tout le corps académique et administratif de l'Université – s'expriment librement sur ces sujets. Nos évêques connaîtraient ainsi le point de vue d'une de leurs paroisses importantes avant leur départ pour Rome. Cela nous semblait aller dans le droit fil du Concile... Aussi a-t-on proposé, comme action de carême, que tous les groupes existants, ou de nouveaux créés pour l'occasion, se réunissent pour réfléchir sur un de ces thèmes puis nous remettent un rapport écrit.

On ne reçut pas moins de 58 rapports sur le ministère du prêtre. Mais comment faire la synthèse de tant d'avis ? Je serai finalement chargé de m'y essayer. Pour ce faire, je me contenterai de regrouper par thème tout ce qui s'était écrit dans les différents rapports. On se rendra alors compte qu'au-delà de tant d'apports souvent partiels vu le manque de temps, une extrême cohérence d'ensemble s'en dégageait qui, à ce jour, n'a rien perdu de son actualité : le prêtre est au service de la communauté, "choisi" ou, en tout cas, reconnu par elle, homme ou femme, célibataire ou non, non à vie...

Mais, contre toute attente de notre part, la réaction fut terrible. Finalement "nos Seigneurs les Évêques" (leur titre officiel à l'époque) enverront une lettre à lire dans toutes les paroisses. Ils y désavoueront totalement les idées que les prêtres de la Paroisse Universitaire "ont cru bon d'y répandre". La démarche suivie n'était vraiment pas celle-là et on s'était bien gardé d'exercer quelque influence. Plus tard, on apprendra que notre équipe est définitivement condamnée. Il faut profiter du déménagement imminent de l'université "pour laisser à Louvain ce qui est pourri" et recommencer ailleurs. Il s'agissait de nous dans un texte confidentiel qui circula à l'époque.

## *La médecine*

J'étais particulièrement abasourdi et scandalisé, ayant été le porte-plume scrupuleux de ce texte. Perdant "mon travail", allais-je en demander un autre à un de ces évêques qui avaient si radicalement désavoué notre action. D'ailleurs, leur réaction indiquait combien leur vision des choses était éloignée des nôtres.

"J'aurais 20 ans. Ce serait à refaire... être jésuite, pourquoi pas ; ce n'est pas mon problème maintenant. Mais j'étudierais la médecine, car je sais maintenant ce que c'est et que cela me correspondrait vraiment. Celle-ci fait appel, en effet, à deux de mes goûts essentiels : le scientifique et la rencontre d'autrui". Je répondais ainsi à l'excellent ami qui me demandait un peu soudainement : "Mais laisse un peu tomber tous tes évêques...! Qu'est-ce que toi, tu aimerais faire?". Et lui de me répondre du tac au tac : "Et pourquoi pas ?". Cela paraissait impossible : j'avais 35 ans..., une mauvaise mémoire..., comment financer 7 ans d'études ? Mais j'y vis rapidement une manière de sortir de l'impasse, de trouver un réel équilibre et d'être bien dans ma peau lorsque, dans 10 ans, je serais mis, moi prêtre célibataire, en concurrence avec des prêtres mariés. Je relève au passage ma capacité d'espérance et d'illusion sur ce point.

J'allai voir le P. Provincial qui m'écouta silencieusement. Quand j'eus tout exposé, il parla enfin : "Je crois, Édouard, que tu fais très bien..." J'ai toujours pensé que s'il avait dit non, j'aurais quitté la Compagnie. Je crois bon de signaler aussi que ce changement d'orientation – ce nouveau départ, en quelque sorte – était sans doute un des fruits de la psychanalyse toujours en cours à ce moment.

Je vivais dans une maison communautaire mixte d'étudiants. Je poursuivis mon mi-temps à la paroisse durant 3 ans encore tout en étudiant la médecine. Et je donnais des cours particuliers comme assistant pendant l'été pour mettre des sous en réserve pour les dernières années d'études où je serais accaparé à temps plein.

Fin 1974, je venais de quitter la paroisse et j'étais déjà en quatrième année de médecine. Le P. Arrupe, supérieur général des jésuites, basque ayant vécu au Japon, convoqua une "Congrégation Générale". Il en sortit des perspectives toutes nouvelles sur le travail de la Compagnie. "Notre mission aujourd'hui : service de la foi et promotion de la justice" se voulait une réponse "aux interpellations de notre temps". Je donne ici les titres de deux des quatre décrets qui devaient orienter l'avenir. Le titre du second faisait évidemment suite au fameux texte qui fut promulgué en 1965, en fin du Concile : "GAUDIUM ET SPES : l'Église dans le monde de ce temps", qui m'avait tellement encouragé en son temps. L'on apprendra plus tard que le rôle des jésuites provenant d'Amérique latine avait été décisif dans le choix de cette orientation. A cette époque, pour ma part, le livre de Gustavo Gutierrez, publié en 1971 et traduit en français, était mon livre de chevet. Il s'intitulait : "Teología de la Liberación".

Pour exprimer ce que cette nouvelle orientation signifiait pour moi, je m'étais à l'époque découvert une comparaison. Je vivais ces dernières années dans l'eau des berges d'un grand fleuve africain. Le courant dont toute la puissance déferlait loin des rives ne m'atteignait pas là où j'étais. Mais voilà que c'est le fleuve lui-même qui quittait son lit de toujours pour prendre une autre direction, et je me trouvais brutalement au plus vif du courant. Je connus une grande paix. Je me sentais réconcilié. Et désormais c'est dans et avec la Compagnie que je poursuivrais mon chemin. Celle-ci m'acceptait d'ailleurs dans les engagements que j'étais en train de prendre pour mon futur travail comme médecin.

Je me mis donc bientôt au travail dans un des quartiers pauvres de Bruxelles et je vivais dans une communauté pluraliste ("la Poudrière" que connaissent bien les belges) qui accueillait des gens désarçonnés par la vie, le temps qu'ils se refassent et puissent repartir. Mais je n'étais pas seul à vouloir changer la manière d'exercer la médecine et de traiter la santé. Mai 68 avait eu lieu. Et nous rêvions d'un projet pilote pour l'époque, en tout cas en Belgique : créer un "centre de santé" qui regrouperait une équipe stable assurant l'ensemble des soins de base : médecin, infirmière, kinésithérapeute, et, si possible, assistante sociale et même psychothérapeute. Il était destiné à un lieu défavorisé où ces services étaient déficients, inadaptés et de mauvaise qualité.

Et voilà qu'une réunion de quartier me met en présence d'Angela, une infirmière espagnole qui travaillait parmi les émigrés. Elle était Fille de la Charité et faisait partie d'une petite communauté qui se consacrait aux émigrés espagnols qui étaient venus travailler à Bruxelles au début des années soixante. On en a compté jusque quatre-vingt mille. Elle demandait précisément l'aide d'un médecin généraliste pour mieux répondre aux besoins qu'elle rencontrait. On décida rapidement, avec l'approbation de ses supérieures – de mon côté, on connaissait mes projets - de créer ensemble cette "Maison Médicale" où l'on travaillerait en équipe, équipe qui devrait s'élargir rapidement. Et je me mis à apprendre l'espagnol.

Le travail abonda rapidement. Il s'agissait d'abord de mettre de l'ordre dans des cas médicaux compliqués ou mal résolus. Puis, la dimension sociale des problèmes de santé apparut rapidement. L'infirmière et son groupe y répondaient au mieux. Et bientôt nous arrivèrent des personnes souffrant de problèmes psychiatriques graves. Il

s'agissait souvent de situations existant depuis longtemps mais jamais abordées par les familles ou les proches, tantôt par ignorance, tantôt par refus de reconnaître une réalité tellement terrible à leurs yeux. Il manquait aussi cruellement d'un lieu de soins adaptés, tout simplement parce qu'on n'y connaissait pas la langue ni la culture propre, mais aussi par manque de prise en charge plus globale des problèmes posés par le malade ou par manque de continuité. On découvrit ainsi bien des souffrances liées à l'immigration : combien n'auraient pas dû quitter leur village par manque de capacité d'adaptation. Mais il y avait la misère et ils n'étaient pas reconnus dans le cadre politique du franquisme de l'époque. Par ces quelques détails, qui ne disent rien de ce qui se faisait avec les belges et les immigrés d'autres nationalités présents aussi dans le quartier, le lecteur comprendra l'intérêt du travail entrepris.

### ***Vers un changement de vie radical***

Tout allait donc au mieux. Je faisais du bon boulot et j'étais à l'aise dans la Compagnie. C'est pourquoi je songeai à vivre dans une de ces petites communautés nouvelles regroupant quelques jésuites. J'ajouterai que, depuis ma sortie de théologie en 1967, j'avais toujours vécu avec des laïcs au sein de groupes ou "communautés" diverses mais qui changeaient tout le temps. J'aspirais à plus de stabilité. J'y emménageai donc à l'été 1982. Mais ce fut la catastrophe immédiate. Un mois et demi plus tard, j'étais très sérieusement malade. Je connus une dépression qui dura pratiquement six longs mois.

Tout perdait sens ; plus de références auxquelles m'accrocher. C'était le noir absolu, sans la moindre lumière pour m'orienter. Tout se bloquait : mettre deux idées ensemble ou faire un simple pas demandait un effort quasi impossible. La vie avait, pour moi, perdu son sens : tout s'arrêtait. Il lui faudrait prendre du temps pour découvrir quelle nouvelle orientation prendre, découvrir un autre chemin de vie par lequel repartir. Que s'était-il donc passé ?

Tout d'abord, la déception fut énorme de ne pas rencontrer ce que je rêvais comme vie communautaire. Étais-je trop exigeant ? Sans doute en partie. Mais j'avais quand même connu de bien bons moments "communautaires" dans le monde laïc ou chrétien-laïc dans lequel j'avais vécu bien des années.

Plus profondément, je crois que ce désir de renouer de manière si concrète avec un passé qui m'avait été bien pénible était une erreur. Certes, au sein des jésuites belges, il y avait eu bien des évolutions dans leur manière d'être que j'avais connue en étant avec eux. Ainsi ai-je montré combien la conception de l'obéissance avait évolué. Mais la fameuse trente-et-unième Congrégation Générale n'avait pas tout changé comme par miracle ; et subsistaient encore bien des façons de faire, de penser et d'être, héritées du passé. J'avais pu, en psychanalyse, clarifier bien des déficiences, des manques de maturité en moi, cause de bien des tensions que d'autres n'y connaissaient pas. Mais je me retrouvais quand même avec bien des incapacités à les supporter alors que je m'y replongeais de cette manière aussi concrète et entière que suppose le vouloir vivre ensemble sous le même toit.

Par ailleurs, et ce n'était pas le moins important, cela faisait déjà un moment que l'on pouvait se rendre compte des orientations que prenait Jean-Paul II. Élu en 1979, sa "dépolonisation" était censée achevée car il pouvait désormais connaître de plus près les réalités des diverses parties de l'Église, bien différentes de celles de la Pologne sous la botte communiste. Et l'on découvrait que c'en était bien fini de rêver à d'autres changements résultant de l'esprit du Concile. De plus, le Vatican n'acceptait plus que des personnes qui soutenaient inconditionnellement ses propres positions. Ce critère devenait essentiel quand il s'agissait de nommer un évêque. Et les théologiens qui se permettaient de penser autrement eurent les pires ennuis. Disant cela, je ne voudrais cependant pas nier, ni minimiser ses énormes qualités qui marquèrent tant et tant de personnes et de croyants de par le monde. Mais il m'était impossible, de par mes choix antérieurs, de relativiser et d'accepter sereinement cette volonté d'immobilisme. Je le voyais très dommageable pour l'avenir de l'Église. Plus tard se prendront les décisions contre la "théologie de la libération". Puis l'on verra son successeur chercher à restaurer une situation préconciliaire, et même remonter, si possible, jusqu'avant la Révolution française. Mon inquiétude de l'époque était donc malheureusement très fondée.

Face à tout cela, j'avais perdu pied. Telle fut ma manière de comprendre ces six mois de souffrance après avoir retrouvé goût à la vie et repris mon travail. A la fin de ceux-ci, je fis un séjour de convalescence dans un village abandonné du centre de la France qu'un groupe chrétien avait repris ; j'achevai d'y récupérer la santé et la forme. Je vécus les offices et prières de la Semaine Sainte avec le groupe dans une grande paix intérieure, tout en vivant en totale solitude. Je m'étais retrouvé ; et Jésus restait pleinement présent dans ma vie.

J'allais rentrer dans la communauté. Sur le pas de la porte, je déposai ma valise pour prendre mes clés et c'est à ce moment que je décidai, comme allant de soi, que je ne "jouerais plus le jeu" de la vie dans cette communauté et que je reprenais mon autonomie. Peu après, je décidai que je passerais les vacances d'été non pas avec eux, mais aux Asturies dans la famille d'Angela. Sa maman m'y avait invité lors de ma maladie pour y faire de la montagne

avec ses fils. Mais montait aussi en moi le désir de mieux connaître Angela, cette femme avec qui j'avais déjà tant travaillé dans tant de connivence et d'harmonie. De plus, elle était parvenue à gérer le Centre de Santé pendant mon absence, malgré les grosses difficultés que cela avait comporté.

C'est en rentrant en Belgique - enfin seuls - que l'on s'est découvert amoureux. Je ne l'avais jamais compris auparavant. Sa vie aussi est tout un poème, une longue fidélité, essentiellement à elle-même, à la Vie en elle, qu'il serait bien intéressant d'écrire également.

### *Commence une nouvelle vie*

La suite serait une autre histoire, un autre récit : celui d'un couple. Juste quelques notes... comme pour inspirer la naissance d'une joyeuse musique.

Nous nous marierons deux ans plus tard. Cette décision tomba comme un fruit mûr, sans problèmes, sans angoisse aucune, mais avec le bonheur que l'on peut rencontrer... quand l'on vit "sur un petit nuage". On commença notre vie commune en la vivant comme un cadeau que nous faisait la Vie - le mot Dieu nous fait problème tant il est chargé de "chrétienté" - après lui avoir donné les années de notre jeunesse (respectivement 28 et 32 ans). Nous pensons que nous n'avons d'ailleurs pas vécu de vraie rupture en nous épousant mais une continuité dans l'amour de la Vie dont l'orientation n'a changé que sur un seul point. On a d'ailleurs poursuivi le même travail, dans le même lieu, avec le même esprit. L'équipe du Centre a continué de s'élargir et elle continue dans ce même esprit, pensons-nous. Ils sont dix-sept à présent.

Cinq ans après nous être unis, le désir d'adopter, bien présent mais silencieux chez Angela, s'est aussi éveillé en moi : un autre fruit mûr qui tombe à son moment. On a reçu le cadeau de nos deux enfants et on a fait l'expérience de ce que signifie être parents. Cela valait la peine ; on ne regrette pas.

Et ce fameux projet de mes 23 ans ? Mais il a poursuivi son chemin de découvertes, de progrès dans la compréhension. Le temps de la retraite m'a donné du temps et m'a permis de lui faire atteindre sa maturité. Il faudrait ici aussi tout un long texte. Essayons quelques touches de musique.

"Suis-moi et laisse les morts enterrer les morts", nous dit Jésus de Nazareth. Il était un homme tout comme nous, mais qui mettait debout ceux et celles qu'il rencontrait. Il les libérait, les rendait libres pour connaître l'amour. Il le paya de sa vie car cela n'était pas du tout du goût de tout le monde. Pour comprendre et accepter son "Royaume", il faut une "conversion" et dépasser la loi qu'impose la religion. Cependant, cette perspective remplit notre vie et nous rend heureux.

En lui, dans le silence, Jésus découvrait son chemin, il se nourrissait de confiance en la Vie. Cette Vie que, pour sa part, il appelait son Père. Mais il est aussi le nôtre, disait-il. Et notre vécu, au plus intime, n'est pas autre que le sien.

Et encore : "Une autre Église est possible". Elle vit déjà dans bien des cœurs, bien des communautés.

Article publié dans *Libre Pensée Chrétienne* n° 7/2009  
<http://librepenseechretienne.over-blog.com/>